

Terminus Dublin

TITRE ORIGINAL

Terminus

TRAITS D'UNION

27 NOUVELLES PIÈCES D'EUROPE

Manifestation organisée dans le cadre de la Saison culturelle européenne en France (1^{er} juillet-31 décembre 2008).

Mise en œuvre par CULTURESFRANCE avec la Maison Antoine-Vitez.

En collaboration avec : le Festival d'Avignon, France Culture, La Mousson d'été, l'Odéon-Théâtre de l'Europe.

Avec le soutien de : l'Atelier européen de la traduction, l'Union des théâtres de l'Europe et la SACD.



La pièce *Terminus Dublin* a été traduite à l'initiative de la Maison Antoine-Vitez, Centre international de la traduction théâtrale (Montpellier). La traduction a reçu le soutien de l'Ireland Literature Exchange (Fonds irlandais pour la traduction ; Dublin, Irlande), www.irelandliterature.com ou info@irelandliterature.com.

Couverture : www.micheldelon.fr

Terminus © 2007, Mark O'Rowe, pour la version originale
Édition originale : Nick Hern Books, Londres (Royaume-Uni)

© 2008, éditions Théâtrales, pour la traduction française,
20, rue Voltaire, 93100 Montreuil-sous-Bois

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur, de son traducteur ou de ses ayants droit. Pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de Terminus Dublin, une demande d'autorisation devra être adressée à l'agence MCR (Paris, info@paris-mcr.com).

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 978-2-84260-303-8

Mark O'Rowe

Terminus
Dublin

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR ISABELLE FAMCHON
(avec la collaboration de Joseph Long)

IRLANDE

éditions
THEATRALES
CULTURESFRANCE

PERSONNAGES

A, femme, dans les quarante ans

B, femme, dans les vingt ans

C, homme, dans les trente ans

Dans le cadre de Traits d'Union, le texte Terminus Dublin a été lu au Festival d'Avignon, en juillet 2008.

Lumières sur A, B et C. Un temps. Les lumières sur B et C baissent.

A.- « Putain, je suis pas douée pour jouer les Bons Samaritains ! », je me dis, pendant que j'essaie de dissuader de se foutre en l'air un mec qui, d'abord à mots couverts, puis en langage clair, me parle de flingue, une balle dans la tête c'est l'idée.

Faudrait être zen. Au lieu de quoi j'angoisse comme une malade en lui demandant où il habite, et puis je panique en entendant un coup partir, et puis arrête quand il me sort, « Je t'ai bien eue, connasse ! » et raccroche en ricanant, ce taré !

Là, je m'accorde une pause dehors, je sors, je me grille une clope et râle contre cette histoire de bénévolat, me reprochant de ne pas être assez armée pour ça, assez blindée, trop buvard. Croulant sous les bons sentiments, quelle aide je vais pouvoir apporter à ces mutilés de la vie, ces mal-aimés, qu'est-ce qu'ils en ont à battre que je me décarcasse et me mette en quatre ?

Envie de me tirer, rentrer dans mes pénates, mais je dois attendre huit heures trente la fin de ma permanence, alors bon, retour à ma chaise, à mon téléphone pour prendre de nouveaux appels qui ne tardent pas à venir.

D'abord j'ai droit à une femme qui a le cancer ; ensuite à un père veuf depuis peu ; tous deux qui cherchent conseils et compassion ; et n'en reçoivent guère. Pas plus que celle d'après, dont j'essaie là de situer la voix, le visage, mais sans y arriver. Je suis soufflée, puis choquée quand elle m'avoue qu'elle est enceinte – à quatre semaines d'accoucher – mais veut y mettre terme. « C'est beaucoup trop tard, je hurle. Non, mais vous êtes dingue ? » Et c'est à peu près là que son nom me revient, « Helen... ? » Et je le répète, mais déjà elle n'est plus là.

Je raccroche, m'en voulant à mort d'avoir merdé, quand je me prends en pleine poire une bordée de souvenirs de ma brève carrière de prof, où elle a eu sa part ; ça me fout un tel bourdon que je renonce à ma mission et me dirige vers la porte, me foutant des regards, et sors dans la rue et fonce vers le pub voisin pour m'en jeter quelques-uns, et faire travailler mes méninges.

C'est bondé, mais dans un coin j'avise un tabouret, me pose et commande une vodka-soda, repense à Helen, son cri de détresse, son appel à l'aide cafouilleux, le désarroi dans sa voix et ce qu'elle s'est foutu dans la tête de faire.

Ai-je précisé que c'était une de mes élèves? Et c'est ça, l'histoire. Pour les études, ça allait, mais elle avait tendance à garder ses distances. Se foutant d'avoir des copains, ou se les mettant à dos, ou juste pas douée pour s'en faire, elle errait de classe en classe, les yeux baissés – dans mon souvenir, ils étaient bruns –, et quand, la tête penchée, elle glissait dans les couloirs à travers des grappes d'adolescents tapageurs et distants, ça me fendait le cœur, car elle avait un peu l'air d'un spectre ; et d'être là sans l'être.

Et il faut bien l'avouer, qu'elle soit tombée sur moi là-bas au téléphone, je prends ça comme un signe – tant pis si j'ai l'air d'une brûle – d'aller la trouver et lui remettre de l'ordre dans les idées. Et, de plus en plus mobilisée – Vous voyez? C'est pas le tout de parler, faut agir –, je décrète que ce soit con ou non de m'en mêler, tant que je reste là, je n'arriverai à rien, c'est clair.

Alors, regonflée à bloc, je prends un autre verre, l'expédie vite fait, je sens son coup de fouet et, galvanisée, je sors et marche d'un bon pas, destination chez moi.

Première étape, grimper dans le grenier, fouiller dans mes papiers, deux piles : dossiers scolaires des élèves, coordonnées. Oui, voilà ma seule piste possible : l'adresse de sa mère. Je la note, puis me colle le trajet, frappe à la porte vingt minutes après.

Elle ouvre.

«Bonjour», je dis, m'enquiers de sa fille, lui raconte que j'étais son prof autrefois et que j'ai eu une brusque envie d'avoir de ses nouvelles. Elle s'écarte et dit, «Entrez», et je lui emboîte le pas. Elle est hâve, les yeux caves, les os qui saillent. Ça m'étonnerait pas qu'elle soit alcoolo – ou camée –, ce bordel chez elle, et ça pue, je vous raconte pas.

On s'assied, elle clope, dans un coin un chaton égratigne une boîte de ronron vide. Elle m'observe un moment, puis démarre : «Pour moi, elle est morte, j'avais vous dire.»

Je demande pour quelle raison.

«Primo, parce qu'elle s'est fait mettre en cloque par un mec, deuzio, parce qu'elle s'est mise à la praline.

– À la quoi?

– Mon chou, vous connaissez ces goudous, ce qu'elles foutent. Et tertio, parce qu'elle m'a traitée de radasse et de camée ; et quarto, parce que

je suis pas plus ça qu'une marie-salope comme elle et sa grosse truie de copine, Céline O'Brien – la garce qui l'a fait virer gouine et en a fait sa concubine dans son bordel de harem de lesbiennes.»

Je me bouffe l'info, puis demande son adresse.

«À Céline?» Elle coince un peu, et sort : «Vous êtes maso ou quoi! Non mais, cette mégère, si ça lui prend, elle va vous massacrer, vous réduire en purée, rien que si votre gueule lui revient pas. Laissez tomber, c'est suicidaire.»

Mais pas question, alors j'attends un peu, puis je redemande et, se laissant fléchir, elle sort un crayon et dit : «Après tout, c'est votre vie, ma pauvre fille», et me l'écrit ; et puis se détourne comme pour dire : «Maintenant, du vent», et alors je prends son gribouillis, la remercie, caresse le chaton, enquille la cuisine, le couloir, la baraque, et fiche le camp, me demandant si elle est vraiment aussi terrible, Céline, si difficile ; et si ça serait pas plus futé de tourner à gauche ; pas mal à gauche, ouais, carrément à 180 degrés. Sauter sur l'occasion pour arrêter les frais.

Mais pas question de revenir en arrière. Dans mon ardeur missionnaire, je me poste au carrefour et je hèle un taxi, le chauffeur qui me prend la tête avec son bla-bla. Je laisse pisser et pars dans mes pensées et, vexé par mon manque d'intérêt, il la boucle et se met à boudier comme un bébé jusqu'à ce qu'on arrive à destination. Là, je paie ma course et descends, lorsque je l'entends, pendant qu'il démarre, dire ou plutôt grommeler : «Grognaasse!» Pas vexée plus que ça – j'ai connu pire comme avanies –, j'arrive à la grille et la pousse, frappe et trépigne en attendant qu'elle vienne ouvrir.

Céline.

Ah y a pas, c'est bien elle. J'veux dire, «grosse truie» c'est peut-être beaucoup dire, mais enfin pas tant que ça. Et comme elle s'approche, une haleine si infecte étouffe la mienne, sans compter un crachat qui m'arrive sur la joue quand elle aboie, et dit : «Kesta?

– Helen est là?

– Nan, elle me fait.

– Vous savez où elle est?

– Ouais, elle réplique. Tu lui veux quoi, pétasse?» Ce à quoi, Dieu seul sait pourquoi, je réponds que c'est pas ses oignons, et voilà qu'un truc – son poing – m'arrive droit sur l'œil et je me prends un bon marron, et elle me dit, «Pauvre tarée, tu vas voir la tête que je vais te faire si je te revois ici, compris?»

Et sa main se dirige vers son nez, d'un doigt trouve sa narine, l'explore, ressort avec une morve grosse comme ça, pour ne pas dire énorme, dit,